

Paris, mai 1921

Marthe commence à la connaître. Simone ne pourra pas cacher longtemps ce qui la rend si pétillante. Marthe a un repère pour ça : quand Simone se met à remuer son petit pied sous la table, ça ne manque jamais, bonne nouvelle à l'horizon. La bottine noire est particulièrement agitée, aujourd'hui, en terrasse de la Rotonde. Marthe est la fille de Valentine, la servante de la famille Vacher, le vrai nom de Simone. La bonne à tout faire, c'est plus franc. Ce lien de subordination aurait pu installer un malaise entre Simone et Marthe. Mais non, elles sont devenues amies le plus naturellement du monde. Le côté casanier de Simone ? Même en amitié, pourquoi aller chercher au loin ce qu'on a sous la main ? Bon, de temps en temps se rouvre la crevasse qui sépare leurs classes sociales. Des réflexes conditionnés. Marthe le sait, elle se garde bien de contredire trop fréquemment son amie. Mieux vaut une piquêre d'amour-propre passagère qu'une amorce de brouille. Quand il s'agit de choisir entre deux possibilités, entre deux perspectives de sortie par exemple, Simone n'aime pas qu'on lui vole le dernier mot. Dans cette soumission diplomatique, Marthe ne se rend pas compte qu'elle se place automatiquement en posture d'infériorité : la fille de la bonniche, à perpétuité. Mais les accès d'autorité de Simone sont finalement rares. Inutile d'en faire un plat. Marthe est si heureuse d'être acceptée telle qu'elle est, de partager des conversations avec cette jeune bourgeoise au sourire radieux.

Marthe laisse venir Simone. Boit son café à petites gorgées, parle de tout et de rien. De ces voitures impressionnantes qui remontent le boulevard. Le raffut de leurs moteurs couvre de plus en plus le staccato des sabots des chevaux sur le pavé parisien. Moins de crottin, davantage de fumées d'échappement. Mesurer les changements d'une époque à l'aune de la merde dans les rues, pourquoi pas. Un outil statistique comme un autre. De toute façon, il est partout, le changement. Les détails fourmillent. Où qu'on tourne la tête, ou presque : chacun se refuse

obstinément à la tourner en arrière, la tête. Le chaos de la guerre brasille toujours dans les esprits.

Comme si la guerre n'avait pas suffi, allez messieurs-dames, vous reprendrez bien une petite part de terreur ? Plus perfide encore que les baïonnettes prussiennes : la grippe, soi-disant espagnole. Plus de deux millions de morts en Europe. Pour certains qui étaient sortis rescapés mais fragilisés du grand étripage, hop, un retour surprise de la faucheuse. Woodrow Wilson, le président américain, Max Weber, le sociologue allemand, Guillaume Apollinaire et Edmond Rostand, les écrivains français, Egon Schiele, le peintre autrichien : les victimes les plus connues. Se sentir sans répit dans la peau d'un gibier de potence. Courir à perdre haleine pour distancer les imprévisibles bataillons de la mort.

Alors on regarde vers l'avant, exclusivement. Faut que ça change, faut que ça bouge. Que ça change à tous les niveaux. La liberté des mœurs, le progrès technique, le pouvoir d'achat. Au moins qu'on se donne l'illusion du changement. La construction de l'optimisme. L'enfouissement de l'horreur sous le tapis du bonheur, fût-il un peu élimé. Tout est à prendre. La jeunesse rescapée de l'hécatombe montre ses dents vigoureuses. Mordre dans les plaisirs de la ville jusqu'à l'indigestion.

Trois ans après l'arrêt du carnage, s'exhalent encore des odeurs de sang, de gaz toxique et de poudre dans les plis de la vie quotidienne. Tout le monde en a conscience : le paysan, l'ouvrier, le commerçant, le banquier. Et leurs femmes, à tous ceux-là, celles qui ont eu la chance de voir leurs hommes revenir, alors qu'elles faisaient tourner les usines, alors qu'elles moissonnaient les champs de blé ? Leurs femmes aussi en ont conscience. Leurs femmes qui doivent aujourd'hui soutenir leurs camarades de galère, veuves pour la plupart avant d'avoir eu trente ans.

La révolution des mentalités vient de ces femmes qui assuraient les arrières du pays. Parfois mutilés ou gazés, les martyrs étaient rentrés de la guerre des monstres plein la tête. Ils escomptaient retrouver dans leur foyer un peu de repos.

Y compris celui du guerrier, tout de douceur féminine. Mais ils ne reconnaissent plus leurs compagnes. Surtout dans les grandes cités. Le siècle avait changé de tournure. Là où ils aspiraient à se lover dans les valeurs de la société d'avant-guerre, ces survivants assistaient à une émancipation irréversible. Ils en avaient souvent conçu de l'amertume. S'étaient repliés, avec leurs compagnons d'infortune, sur la solidarité de leurs souvenirs communs.

Les femmes d'après 1918 sont pourtant disposées à accueillir les héros exténués. Mais pas à n'importe quel prix. Elles ne veulent plus être ravalées au rang d'êtres subalternes dans la représentation sociale. Des reproductrices juste bonnes à entretenir la maison et à élever les marmots. Elles ont quand même soutenu l'économie et le moral français pendant quatre ans : « L'effort de guerre » ! Mince, c'est aussi grâce à elles que le pays s'en est sorti !

Elles ne veulent plus être engoncées dans des vêtements imposés par les canons d'une séduction stéréotypée. Au rebut, crinolines et corsets ! Les citadines des années 20 sont accompagnées par des créateurs qui comprennent leurs désirs. On leur dessine des vêtements plus adaptés à leurs nouvelles aspirations. Tissus souples, coupes droites, tubulaires ou en biais. Les genoux apparaissent au grand jour. Libération des mouvements. C'est-à-dire libération du corps de la femme, enfin. Paul Poiret « le Magnifique » a apporté de la fluidité avec ses robes-tuniques. Mais son aura a pâli au début de la décennie : son univers de luxe est inabordable pour la plupart des femmes. Coco Chanel a surgi en nouvelle impératrice. Jenny Sacerdote, Jeanne Lanvin, Madeleine Vionnet, Elsa Schiaparelli, Jean Patou en outsiders. Coco détourne le jersey, utilisé jusque-là pour les sous-vêtements parisiens. Plus de col, plus de poignets, plus de taille marquée. « Mademoiselle » s'ouvre grand le cœur et la bourse des élégantes qui fuient les entraves du quotidien. La femme moderne a trouvé son demiurge.

Égalité, indépendance : les grands mots sont lâchés. L'indépendance n'est pas nécessairement revendiquée. Elle est un état de fait pour les milliers de veuves au sortir de la guerre. La balance démographique penche nettement du côté des

femmes. La nation s'est vu amputer d'une bonne partie de ses forces vives d'antan. Le taux de natalité va en souffrir de nombreuses années durant. Chez certaines intellectuelles érigées en modèle par les citadines, on s'en contrefiche, du taux de natalité. Bisexualité, liberté du corps et de l'esprit, Colette la sulfureuse écrit et vit comme elle l'entend. Icône parisienne toujours contestée mais toujours sur le devant de la scène.

Si Simone et Marthe ne l'expriment pas concrètement, elles sont pourtant des particules de la grande foule des citoyennes aspirées par ce mouvement irréversible. Tellement dissemblables à la base, les deux jeunes femmes se complètent. Le secret d'une vraie amitié, voire d'une tendresse l'une envers l'autre. Simone entraîne Marthe dans le sillage d'une liberté rendue en grande partie possible par l'aisance de ses parents. Marthe n'est pas en reste en ouvrant à Simone les portes d'une société cosmopolite qu'elle n'aurait pas nécessairement eu le toupet de franchir toute seule.

Ah, elle se décide enfin. Simone entrouvre son sac de toile. Marthe pense « elle va le vider, oui ou non, justement, son sac ». Il est profond, le sac de Simone, une vraie besace de facteur ! Elle montre à Marthe une chemise grise qui protège une simple feuille de papier blanc. Couverte d'une écriture noire de machine à écrire. « Ça, c'est du sérieux », en déduit Marthe. À la page, c'est le cas de le dire. Marthe a plus l'habitude de lire des documents rédigés à la main, d'une belle encre violette calligraphiée par les experts de l'administration. Elle a juste le temps de voir écrit sur la feuille « CONTRAT » en majuscules d'imprimerie. Au moment où Marthe commence à comprendre, Simone éclate de rire. De son rire si particulier, toujours égal quel que soit le motif. Haut perché et sonore, mais sans variation. « Eh oui ma vieille, ça y est, je le tiens ! » « C'est pas vrai ! », lui répond Marthe, frissonnante de surprise, si heureuse pour son amie. « C'est pas vrai, c'est un rôle ? » Voilà ce qu'elle aime, dans la compagnie de Simone : cet empressement à lui faire partager ses éblouissements. Pour cette capacité à lui

offrir d'oublier sa condition quotidienne, elle peut bien concéder à sa copine quelques élans de supériorité.

Simone range soigneusement la feuille dans la chemise. Puis la chemise dans le sac. Marthe sait qu'elle court les castings de cinéma depuis un an. « Cette fois, c'est la bonne, ma grande. » Simone lui explique qu'elle a décroché un rôle de figurante dans un film d'Henri Desfontaines. Henri Desfontaines, ça ne dit rien à Marthe. « Mais si, tu sais bien, il a déjà réalisé un tas de films », insiste Simone, qui n'en a vu aucun de ce tas. Peu importe, c'est un grand metteur en scène, tout le monde le sait. C'est ça qui compte, tout le monde le sait, se sent obligée d'acquiescer Marthe. Simone va jouer le rôle d'une danseuse de cabaret sévillan. Le cabaret s'appellera le Petronille's Bar, s'il vous plaît ! Marthe est surtout émerveillée de savoir que Simone va voyager jusqu'à Séville. Quelle aventure ! Simone n'ose pas lui dire que dans l'histoire le cabaret en question se situe à Montmartre. Pire, la scène où elle apparaît va être tournée à la cité Elgé : le studio de Léon Gaumont, aux Buttes-Chaumont. Un peu loin de l'Andalousie. Haut les cœurs, ce n'est qu'un début ! Il faut bien commencer par quelque chose, non ?

À vrai dire, Simone a déjà fait les yeux doux à un objectif. À dix-sept ans, elle a posé pour une publicité vantant les comprimés Broncodyl qui préviennent les extinctions de voix et « *jugulent un rhume en trois jours* ». Cela avait suffi pour éblouir Marthe. Découvrir le visage de son amie dans des journaux à gros tirage, quelle sensation !

Simone poursuit le récit de ses premiers pas dans les coulisses du cinéma. À Elgé, on avait même tenté de lui imposer un agent pour la suite de sa carrière. Quelle suite ? Mais elle n'avait même pas commencé, sa carrière ! Simone n'avait pourtant pas osé répliquer à la femme de l'autre côté du bureau. Trop impressionnante. Cheveux courts, blond platine. Grosses lunettes rondes à monture d'écaille. Ses joues hâves accentuaient la sévérité de son visage. Elle lui avait tendu un papier qui stipulait qu'elle prendrait 10 % des revenus de Simone. « C'est donc dans mon intérêt à moi aussi, mademoiselle, de vous trouver de

beaux rôles. » Effectivement, vu comme ça. Drôle de début, tout de même. Simone n'avait pas connu le premier tour de manivelle, qu'un « agent » essayait déjà de lui raboter ses cachets. Elle avait trouvé une parade : il fallait qu'elle étudie le document avec sa mère avant de le ratifier, avait-elle dit à la femme blonde.

Simone n'a que dix-huit ans, après tout. Même pas majeure ! Elle n'est montée à Paris avec ses parents qu'en 1918. Une lointaine cousine l'a présentée à Paul Cartoux, un collaborateur de Louis Feuillade pour les ciné-feuilletons. Louis Feuillade, carrément ! Simone en était toute tremblante. Feuillade, en 1913, avait adapté le roman de Marcel Allain et Pierre Souvestre, *Fantômas*. Faramineux succès. Simone avait découvert les cinq épisodes à Périgueux, la préfecture de la Dordogne, où elle habitait rue Kléber. L'occasion d'expérimenter, tout près de chez elle, le flambant neuf cinéma de la rue Gambetta, inauguré en 1914 : 450 places, quelle révolution dans la vie culturelle des habitants !

Le père de Simone avait rencontré sa mère alors qu'il était caserné à Périgueux : capitaine au 50^e Régiment d'Infanterie. Lors de la déclaration de guerre, il s'y trouvait encore. Sa compagnie avait suivi l'implacable géographie du conflit. La Marne, Verdun, la Somme, la Champagne. Même l'Italie. Le capitaine François Vacher avait été de tous les borborygmes. Son aptitude à tromper la mort lui avait valu d'être élevé au grade de commandant après l'armistice. Simone, son frère Raymond et sa mère Marguerite Vacher avaient fait comme la plupart des Français : ils s'étaient mutuellement réconfortés en priant pour retrouver entier, un jour béni, le chef de famille. Au moins, les deux femmes avaient la consolation de ne pas pleurer l'absence du deuxième mâle du foyer. Raymond était trop jeune pour être mobilisé. Leur attente déchirante se concentrait donc sur le père, dont la photo ornait le manteau de la cheminée. Une photo collective, avec ses collègues. Un peloton de moustaches en guidon de vélo.

La salle de cinéma périgourdine devenait une issue de secours pour se changer les idées. Une pianiste démonstrative accompagnait les images muettes par un

tonnerre de notes, parfois discordantes. Une véritable révélation, pour Simone. Elle en redemandait, des frissons pareils. Après *Fantômas*, elle avait été fascinée par les exploits de Pearl White. La séduisante vedette américaine, réputée pour faire elle-même ses cascades, avait entraîné dans son sillage toute une génération avide d'oublier le quotidien de la Grande Guerre. Léon Mathot, flamboyant Comte de Monte-Cristo, avait continué à alimenter le kaléidoscope aux illusions dans la tête de Simone. Elle aimait les rebondissements. Les tressaillements d'horreur. Les passions dévorantes. Rentrée à la maison, Simone prolongeait les films devant le miroir de sa chambre. Se drapait d'étoffes diverses, se maquillait avec ce qui lui tombait sous la main. Réinventait les épilogues. Au collège de jeunes filles de Périgueux, elle s'était inscrite à une animation de théâtre. Costumes chatoyants, tirades enflammées : la confirmation. Ses camarades étaient unanimes à louer sa sensibilité. Sa vocation se consolidait. « Je serai la plus célèbre de Périgueux ! » La bravade avait bien fait rire sa mère. La saillie exaltée d'une gamine de douze ans ! Elle aurait dû la prendre au sérieux, sa fille, Marguerite Vacher. Dans la tête de Simone, l'augure était bien plus ambitieux que ce qu'exprimait sa naïve proclamation. Périgueux, pour elle, c'était déjà le monde entier à ses pieds. C'était son Paris d'adolescente, la plus grande ville qu'elle connaissait. Elle n'imaginait pas l'ampleur de son émerveillement, quand elle y débarquerait pour de bon, à Paris. Jamais plus de frein à son ambition. Quand même un peu de trac devant l'immensité d'un nouveau territoire à conquérir. Elle se demandait juste par où commencer.

Un soir d'été, elle était sortie dans la cour de la ferme de ses grands-parents maternels, à Guillaumias, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Périgueux. Simone avait toujours cultivé cette ambivalence : si elle rêvait de dompter la cité suprême de Paris, une autre part d'elle-même était ancrée dans la campagne périgourdine. Ces bouffées de nature nourrissaient son tempérament romantique. Près d'une petite mare, que des grenouilles défendaient jalousement, Simone avait levé le nez vers l'abîme pailleté de mondes inaccessibles. Elle avait choisi une

étoile facile à repérer. Ni Sirius ni l'étoile du Berger. Non, une minuscule étoile près de la Grande Ourse. Juste en dessous du début du manche de la casserole. Trop modeste, trop isolée : personne n'aurait l'idée de la lui piquer. Mais elle brillait comme les autres, elle avait su comme les autres gagner sa place au firmament. Ce sera mon étoile. Je serai cette étoile.

Simone est intarissable sur ses premières péripéties cinématographiques. Marthe remarque que sa bottine s'agite de plus belle. Louis Feuillade n'avait pour l'instant aucun rôle à distribuer, lui avait d'abord dit Paul Cartoux. Mais il avait renvoyé Simone vers Flavien AUFAN, le régisseur général des studios Gaumont. Un personnage truculent, avec un inamovible nœud papillon grenat. AUFAN avait été convaincu par le mélange de pudeur et de détermination qui caractérisait cette jolie jeune fille. Il l'avait fait engager par Henri Desfontaines pour figurer dans quelques scènes du cabaret montmartrois.

Ce qui intéresse Marthe, maintenant, c'est de savoir qui tient le rôle masculin principal dans ce fameux film. Le jeune premier, quoi, il y a forcément un jeune premier. Au moins un séducteur dans la force de l'âge. On ne sait jamais, si Simone venait à lui plaire, ça pourrait lui ouvrir bien des portes. Simone est un peu agacée. Elle la remet sèchement à sa place : décidément, elle ne pense qu'à ça, celle-là. Mais elle l'aime ainsi, sa Marthe. Pas compliquée. Les désirs en étendard, la spontanéité toujours au rendez-vous. Ce sera Charles LORRAIN, le jeune premier, « voilà, tu es contente ? ». Et il a bien une cinquantaine d'années, ce LORRAIN. Marthe fait la moue : trente ans au minimum de plus que Simone, ça fait tout de même beaucoup.

Changeons de sujet. « Au fait, ma Simone, au fait, comment il va s'appeler, ton film ? » « *Chichinette et Cie* ». « Hein ? » « *Chichinette et Cie*, ça ne te plaît pas, ma grande ? » Ce n'est pas que ça ne lui plaise pas à Marthe, mais elle ne comprend rien à ce titre. Elle comprend juste que ça ne fait pas très sérieux. Forcément, c'est une comédie. Ça va mieux, elle aime bien les comédies, Marthe.

Même si elle n'en voit quasiment jamais. C'est cher le cinéma. Allez, raconte un peu, Simone.

Marthe n'en revient toujours pas : Simone a réussi à la faire entrer dans le vaste complexe des Buttes-Chaumont. Le plus grand ensemble au monde consacré au cinéma ! C'est comme si sa Simone était reçue au château de Versailles de son métier ! Elle n'en revient toujours pas, non, d'une telle générosité. Pour son premier rôle, elle prend des risques, à inviter comme ça une pauvre fille anonyme. Simone n'est cependant pas uniquement habitée de sentiments désintéressés. La présence de Marthe la rassure.

Sur un mur extérieur, on aperçoit de loin les hautes lettres peintes : « Société des établissements Gaumont, Paris. » On a pris l'habitude de dire la cité Elgé : L. G., les initiales de Léon Gaumont. D'immenses verrières abritent les studios où l'on tourne les scènes d'extérieur. Cathédrales transparentes pour privilégier la clarté naturelle. Après la guerre, certaines ont été bleuies. Le progrès des lampes électriques rend accessibles toutes les variétés de lumière.

Simone avait remarqué qu'on entrait dans la cité Elgé comme dans un moulin. Plusieurs films étaient tournés à la fois. Plus d'une centaine de techniciens se croisaient sans se poser de questions sur l'identité de leurs voisins. Il y avait bien un filtre à l'entrée : deux solides gaillards en costume. Mais pas très regardants. Il avait suffi à Simone d'exhiber négligemment sa convocation pour qu'ils laissent Marthe lui emboîter le pas sans lui en demander davantage.

Les hangars sont vraiment monumentaux. De vraies ruches, un bourdonnement permanent. Des ateliers fonctionnent sans relâche. Imprimerie, menuiserie, affiches, couture, mécanique. Presque tous les corps de métier sont au service de l'imaginaire. Marthe est désorientée. À cette heure où s'avance le crépuscule, elle est surtout impressionnée par la puissance et la variété des lumières qui criblent les décors construits dans chaque alvéole des hangars. Heureusement, Simone lui a indiqué dans quel studio était reconstitué le cabaret. Une fois seule, Marthe

s'approche discrètement du tournage. Se glisse derrière les volumineuses caméras. Puis derrière un pendrillon noir. Presque invisible : un vrai caméléon avec son imperméable de la même couleur. Simone n'est pas encore sur le plateau. Marthe a des frissons quand résonne pour la première fois le mot « action ». Elle se tord le cou, tente de se faire sortir les yeux des orbites pour distinguer celui qu'elle imagine être la vedette masculine. Oui, c'est sûrement lui, le fameux Charles Lorrain, assis au premier rang de la salle. Un projecteur le met en valeur. Une maquilleuse s'est attardée sur lui une dernière fois. Il est si bien gominé, mazette. Simone apparaît enfin, avec deux autres filles. Une belle robe rouge à pois blancs lui moule le corps. La robe s'élargit sous la taille en étages de froufrous noirs. Les trois femmes esquissent quelques pas gracieux en traversant la scène du cabaret, puis la salle où les tables rondes sont pour la plupart occupées par des hommes. Elles s'installent sur des tabourets le long du faux comptoir, dans un ballet de gestes parfaitement synchronisés. La hauteur des tabourets met en valeur leurs jambes gainées de collants résille à larges mailles. « Elle a vraiment tous les talents, la Simone. » Marthe se retient de battre des mains comme une petite fille devant une vitrine de confiseur.

Le metteur en scène aboie un terrible « coupez » qui fait sursauter Marthe. Il ne s'est pourtant pas passé grand-chose. Il descend de son siège surélevé pour aller s'entretenir avec des éclairagistes. Il n'a pas l'air d'apprécier leur prestation. « Qu'est-ce qu'il leur met ! » Marthe en est toute compatissante. Les acteurs et les autres techniciens ont compris qu'ils pouvaient s'octroyer un moment de répit. Les bavardages reprennent comme dans la salle d'un vrai bar.

C'est le moment que choisit Simone pour quitter le décor et débouler vers son amie. Marthe peut mieux distinguer son resplendissant costume de jersey. « Oh, ce que t'es chou là-dedans, on s'y croirait... Dommage que la couleur ne se voie... » Simone ne la laisse pas terminer. L'air furax. Marthe est décontenancée : elle la prend pour elle, cette mauvaise humeur. L'a-t-elle vexée par sa remarque ?

A-t-elle pénétré trop loin sur le plateau ? Rien de tout ça. Simone lui raconte ses mésaventures. Son ton oscille du dépit à la surexcitation.

« Ça y est ma pauvre, ça y est je suis foutue ! Plus personne ne va vouloir de moi ! Oh là là, Marthe, le cinéma c'est fini pour moi... » Elle raconte ses mésaventures d'un ton saccadé, haletant. Sautille d'un pied sur l'autre. Se prend parfois la tête entre les mains. Marthe en reste interloquée : Simone a giflé le chef costumier ! « J'ai dû tomber sur le seul costumier qui aimait les femmes dans ce métier, malheur à moi... » En d'autres circonstances, Marthe aurait pu rire de sa remarque. Là, elle attend la suite avec anxiété.

Dans la loge collective des danseuses, le type a profité d'une dernière inspection des costumes pour se coller derrière Simone. « Il m'a dit dans l'oreille qu'on pourrait se retrouver après la scène et qu'il m'aiderait à enlever ma robe... Oh, Marthe, j'ai senti... Contre mes fesses... J'ai senti son sexe tout dur, à ce goret... » Marthe n'a jamais entendu le mot goret, mais elle n'a pas besoin de demander sa signification. Simone lui dit qu'elle s'est brusquement retournée pour coller une gifle retentissante au vicelard. Le costumier lui a bloqué en partie l'avant-bras dans un réflexe, atténuant le retentissement de la gifle. Il semblait bien parti pour lui mettre une trempe. Mais ses collègues danseuses se sont interposées en criant. Simone est tombée à la renverse, les beaux froufrous cul par-dessus tête. « Il hurlait que je pouvais compter sur lui pour qu'on ne me voie plus sur un plateau de cinéma, tu te rends compte... » Marthe sent que les larmes de Simone ne demandent qu'à jaillir. Simone le redoute aussi, qui met ses index en barrage sous ses yeux, pour retenir son maquillage. Le tintamarre des loges avait attiré des machinistes, des acteurs, des secrétaires de production. Totale confusion. Il avait fallu qu'Henri Desfontaines, le réalisateur lui-même, s'en mêle. Il n'avait pas pris parti. C'était déjà ça. Simone s'attendait à être virée comme une malpropre. Il avait juste ordonné que chacun revienne immédiatement à sa place. « Tout ce qui l'intéressait, c'était qu'on ne prenne pas de retard pour tourner la scène... »

Marthe tente de la consoler du mieux qu'elle peut. « Alors, tu vois, c'est qu'il s'en fiche, ton réalisateur... Ça doit arriver souvent, ce genre de choses... À ta place, j'aurais fait pareil, ma belle, et si j'avais pu lui ajouter un bon coup de pied là où tu sais, j'aurais pas hésité... Crois-moi, ça lui aurait dégonflé son machin... » Simone ne peut pas s'empêcher de s'esclaffer. Merci Marthe.

Déjà, on rappelle Simone sur le plateau. Pas le moment de se faire remarquer ! Marthe lui lance un dernier sourire d'encouragement. Elle sort pour aller griller une cigarette dans la large allée qui sépare les hangars. Les charpentes de poutrelles métalliques épurées confèrent un côté décharné à cette prodigieuse structure. Des passerelles sont lancées d'un studio à l'autre. Contraste avec les chaleureux décors où la vie bat son plein. La nature artificielle du cinéma s'expose froidement. La magie pourrait en prendre un coup. Pourtant, l'illusion n'en est que plus attachante, tout entière concentrée dans la virtuosité des artisans et des artistes. Marthe écrase sa cigarette sous la pointe de son soulier. Tout de même, c'est embêtant ce qui arrive à sa chère Simone : pour son premier film !